

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

- « Désolée, je me suis trompée d'étage, je ne sais pas qui vous attendiez, lui répondit-elle, mais ce ne peut être moi, c'est au cinquième que j'ai rendez-vous.... »

- « Non, non, ne partez pas, c'est bien vous que j'attendais » lui répondit-il d'une voix forte et assurée, mi-autoritaire, mi-suppliante. Après avoir hésité, elle avança dans le vestibule, lâchant la porte encore entre-ouverte qu'elle tenait d'une main et aperçut, assis dans un fauteuil près de la fenêtre un homme dont elle devinait la silhouette. La pièce était sombre en cette heure matinale. Le jour se levait à peine et aucune lampe n'était allumée.

- « Mais entrez donc, ne restez pas si loin, j'ai à vous parler... »

Marie-Ange demeurait là, debout, intriguée. Si elle n'avait pas été infirmière elle se serait enfuie, mais sa conscience professionnelle l'en empêchait, pourtant les nombreux rendez-vous qui rythmaient sa journée ne lui laissaient guère le temps de rester discuter.

Toutefois, l'insistance avec laquelle ce vieil homme l'interpellait l'intriguait.

- « Qu'avez-vous d'aussi important à me dire ? » lui demanda-t-elle, songeant davantage à une aide médicale dont il pouvait avoir besoin qu'à tout autre sujet.

Elle s'en approcha, contournant la table de la salle à manger pour atteindre le salon où il se trouvait. Là, elle le vit mieux. Âgé de soixante-cinq à soixante-dix ans, il se tenait assis dans un large fauteuil Voltaire.

- « Prenez un siège, asseyez-vous... »

Elle ne le laissa pas terminer sa phrase, restant debout à ses côtés lui demanda :

- « Que puis-je faire pour vous ? Vous avez besoin d'un soin ? »

- « Pas du tout, lui répondit-il, mais asseyez-vous donc, j'ai à vous parler... »

Puisqu'il insistait, elle s'assied sur le bord du canapé et lui lança :

- « Très bien, je vous écoute... mais faites vite... »

- « Et bien..., voici environ un mois que je vous observe au travers de cette fenêtre lorsque vous venez chez ma voisine du dessus, Ernestine Trévarez... »

- « Ah bon, ... mais pourquoi donc m'observez-vous ? »

Il ne lui répondit pas, mais poursuivit :

- « Avant hier, je suis monté la voir et nous avons parlé de vous, elle m'a dit que vous venez d'arriver dans la région... c'est bien cela ? »

- « Oui, en effet,...et alors ?... »

- « Je voulais connaître votre nom. Elle m'a dit qu'ici tout le monde vous appelle « La Parisienne ». Comme j'insistais, elle a recherché dans un dossier où elle rangeait ses ordonnances et m'a dit que votre nom est Desvauchelle, seriez-vous la ... (il marqua un temps d'arrêt)... la fille de Hector Desvauchelle ?

- « Oui, c'est exact, vous auriez connu mon père ? » lui demanda-t-elle.

- « Très peu,... enfin juste croisé, ...» répondit-il sur un ton évasif.

Et, marquant à nouveau une pause, comme s'il eut besoin de réfléchir avant de poursuivre :

- « Est-ce lui qui était venu ici en villégiature il y a maintenant plus de trente ans, en 1988 exactement ? »

- « C'est possible, je ne sais pas, je n'étais pas née, mais je pourrai le demander à ma mère... »

- « Vous le pourriez ? Ah oui, ce serait bien, ça me ferait plaisir. Vous me le confirmerez la prochaine fois, quand vous reviendrez chez Ernestine ?... Je peux compter sur vous ?»

- « Pourquoi pas... » répondit-elle, intriguée par une telle insistance.

- « Excusez moi de vous avoir retardé. Je ne me suis pas présenté, mon nom est Henri de Kervallec... A propos, comment va votre papa ? »

- « Euh, et bien... mon papa est décédé ... il y a maintenant un peu plus de dix ans.... »

- « Oh, excusez-moi, j'en suis navré, je ne le savais pas... »

Il se leva et la raccompagna à la porte.

Ils se saluèrent et en se retirant, elle jeta un œil sur sa montre et pris conscience de son retard. Bien qu'elle ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur la raison qui poussait cet inconnu à s'intéresser à sa famille et que le rappel du souvenir de son père la chamboula, elle due se précipiter au cinquième. En escaladant les marches, lui revenaient en mémoire des conversations ambiguës entre ses parents, dont elle n'avait entendu que quelques bribes durant la jeunesse. Jamais elle n'avait pu s'expliquer certaines de leurs réactions ou de leurs silences à son approche sans toutefois oser aborder ouvertement le sujet. Pourtant, plus ou moins consciemment elle ressentait qu'ils lui cachaient quelque chose. Il y avait là un secret, quelque chose de mystérieux.

Mais ses interrogations se dissipèrent dès qu'elle se retrouva sur le palier du cinquième car lorsqu'elle frappa, elle entendit Ernestine, qui s'impatientait, lui lancer :

- « Ah, vous voilà enfin, je croyais que vous m'aviez oubliée !».

Marie-Ange Desvauchelle est infirmière libérale. Bien que âgée de trente-deux ans, elle est célibataire. Au décès de son père, sa mère Adélaïde, avait souhaité s'installer avec sa fille dans ce petit village breton.

D'abord surprise par cette idée, Marie-Ange s'était laissée convaincre par les arguments de sa mère selon lesquels la vie parisienne était trop agitée, que d'y rester seule lui donnerait le cafard, qu'elle aussi avait besoin de changer d'environnement, que c'était là, en Bretagne, proche de la mer, qu'elle vivrait les meilleurs moments de son existence, que la vie y serait plus douce.

Alors, elle engagea les démarches pour y implanter son cabinet d'infirmière, ce qui fut d'autant plus simple que les besoins de professionnels médicaux étaient importants.

Le commerce parisien fut vendu pour une somme suffisamment conséquente ce qui permit d'acquérir une jolie propriété à l'entrée du bourg. Pendant que Marie-Ange se consacrait à sa patientèle, Adélaïde, vivait quasi-recluse, ne se hasardant au village que rarement chargeant Justine, son employée de maison, de faire les courses. L'après-midi, lorsque le temps était beau, elle descendait à la plage, et, s'il faisait mauvais, elle se contentait d'une promenade sur le sentier côtier vêtue de son imperméable marin et d'un large chapeau fixé par un élastique sous le menton sensé la protéger du vent et de la pluie.

Marie-Ange débutait ses journées tôt le matin et les terminait tard le soir si bien qu'il était rare que les deux femmes prennent le temps de converser en dehors ses jours de repos.

Ce ne fut que cinq jours plus tard qu'elle pensa interroger sa mère suite à son entrevue avec le voisin du dessous d'Ernestine.

- « Maman, l'autre jour j'ai rencontré Monsieur de Kervallec qui m'a dit qu'il connaissait papa... »

- « Ah, voilà qui est surprenant, ce nom ne me dit rien, qui est ce Monsieur ? »

- « Il m'a raconté que vous seriez venu en vacances ici en 1988, je lui ai répondu que je n'étais pas née et que je ne pouvais m'en souvenir mais il semblait y attacher de l'importance et voudrait que je lui confirme que c'est bien exact... »

Madame Desvauchelle fut traversée par une vive et profonde émotion, mais elle se reprit instantanément pour répondre sur un ton qu'elle tentait de rendre le plus anodin possible :

- « Oui, c'est bien ça, c'était la première fois que nous venions dans la région » avant de poursuivre, intriguée :

- « Mais pourquoi donc veut-il que tu le lui confirmes, il t'en a donné la raison ? »

- « Non, il voulait savoir, c'est tout. Il m'a demandé des nouvelles de papa, je lui ai dit qu'il était décédé, il a paru en être désolé... »

Adélaïde ne répondit pas. Des souvenirs la troublaient intérieurement, mais elle s'efforçait de faire en sorte que Marie-Ange ne s'en aperçoive pas.

Deux jours après cette conversation, Marie-Ange retournait au 32 rue du Manoir prodiguer de nouveaux soins à Ernestine. Dès qu'elle arriva sur le palier du quatrième étage, elle y trouva Henri de Kervallec, debout dans son vestibule, la porte d'entrée grande ouverte.

- « Je vous ai vu arrivé, je ne voulais pas vous manquer... alors, avez-vous parlé avec votre maman ? »

- « Oui, mais elle ne semble pas vous connaître... »

- « Vous lui avez demandé en quelle année elle était venue ici avec votre papa ? »

- « Oui, c'est bien en 1988, vous aviez raison... »

- « J'en étais sûr quand je vous ai vu... »

- « Quand vous m'avez vu ? Pourquoi dites-vous cela ? »

- « Pour rien, comme ça, peut-être parce que vous ressemblez à votre... papa », il allait dire « à votre maman », mais se ravisa.

Marie-Ange poursuivit son ascension jusqu'au cinquième étage sans demander davantage de précisions, bien que cette insistance ne manquait pas de l'intriguer.

Quand elle redescendit quelques minutes plus tard, le vieil homme était là, sur le palier. Il avait en main une enveloppe assez épaisse dans laquelle il avait glissé des documents, un livre peut-être.

- « Tenez, prenez cela et donnez-le à votre maman, je pense que ça va l'intéresser. Dites-lui que je serais ravi qu'elle vienne elle-même me le rendre et me dire ce qu'elle en pense... »

- « Très bien, merci, je vais la lui remettre » lui répondit Marie-Ange préoccupée par la prochaine patiente qui l'attendait.

L'enveloppe resta quasiment une semaine sur la banquette arrière de sa voiture. Prise par le nombre important de soins à prodiguer, elle avait omis de la remettre à sa mère.

Un dimanche que Marie-Ange eut exceptionnellement de libre, elles en profitèrent pour se rendre toutes les deux à une représentation au théâtre de Quimper. En entrant dans la voiture Adélaïde dit à sa fille :

- « Tu as une enveloppe qui traîne sur ton siège arrière »

- « Oh, c'est vrai, elle est pour toi, c'est ce vieux Monsieur bizarre dont je t'ai parlé qui m'a demandé de te la remettre, j'avais complètement oublié, surtout pense à la prendre à notre retour... Il voudrait que tu vois ce qu'elle contient et que tu ailles toi-même la lui rendre... »

Le soir, la porte de sa chambre à peine refermée, Madame Desvauchelle ouvrit l'enveloppe. Une carte de visite marquée aux armes de la famille de Kervallec tomba sur le lit. Elle la ramassa et sa lecture la bouleversa :

Chère Adélaïde,

Il est possible que l'histoire que vous allez lire vous touche.

Si c'est le cas, passez me voir, nous aurons tant de choses à nous dire.

Mon meilleur souvenir.

Henri de Kervallec

Adélaïde suffoqua lorsqu'elle lu le prénom.

- « Henri, Henri... c'est donc bien lui... »

Des larmes coulèrent sur ses joues. Elle était seule et c'était heureux. Elle pouvait laisser libre cours à ses émotions. Elle saisit le petit ouvrage que cette carte accompagnait :

« Les Coquillages De Monsieur Chabre » - Émile ZOLA.

Elle découvrait pour la première fois cette nouvelle. Même si le contexte était différent, sa lecture lui rappela tant de choses qu'elle ne put s'endormir avant de l'avoir lue jusqu'à la dernière page. Cette histoire la touchait, c'était presque la sienne,... enfin, la leur...

Le lendemain, elle se trouvait dans la cuisine quand Marie-Ange descendit de sa chambre. Cela n'était pas habituel.

- « Oh, déjà levée, maman, qu'as-tu ? Tu as mal dormi ? », interrogea-t-elle.

- « Non, ma chérie, très bien... »

Elle hésita, ne sachant comment poser à sa fille la question qui la taraudait, sans toutefois éveiller les soupçons ou susciter des questions gênantes.

- « Je voulais te demander, ... où habite ce Monsieur,... euh... comment déjà... Kervadec... il faudrait que je passe lui rendre son livre.... »

- « Déjà ? Mais tu ne l'as eu que hier, prends le temps de le lire.... »

Elle ne voulut pas lui dire que c'était déjà fait, mais cru bon d'ajouter :

- « Oui, c'est vrai, mais il est resté si longtemps dans ta voiture, je ne voudrais pas qu'il pense que je vais le garder... »

Elle sentit qu'elle en faisait peut-être un peu trop et s'arrêta net, mais Marie-Ange la reprenait déjà :

- « D'abord, ce n'est pas Kervadec, mais Kervallec, et je ne pense pas que c'est un livre qui va lui manquer vu tout ceux qu'il a chez lui... cela dit tu le trouveras au 32, rue du Manoir. Le code d'entrée de l'immeuble est 2974, tu montes au quatrième étage, porte gauche. Si tu te trompes et que tu sonnes à la porte droite, personne ne t'ouvrira, Monsieur de Kervallec ne l'a pas loué, il ne voulait pas être dérangé par des voisins...»

Lors qu'Adélaïde arriva rue du Manoir, elle n'eut aucune difficulté à trouver le numéro 32 puisque c'était le seul immeuble de la rue, elle composa le code, monta directement au quatrième étage et sonna.

Henri ouvrit. Il balbutia quelques mots inaudibles car il reconnaissait son enveloppe entre les mains de la visiteuse.

- « Entrez, entrez-donc... » lui souffla-t-il.

Tous deux s'observaient, demeurant sans voix. L'émotion était si forte qu'il fallut attendre quelques minutes avant qu'ils ne reprennent leurs esprits.

- « Mon Dieu, après toutes ces années... »

Puis, peu à peu, chacun raconta sa vie.

Henri lui dit qu'il avait été peiné d'apprendre qu'elle était partie sans même lui avoir dit au-revoir, qu'il pensait souvent à elle et que même une fois, se trouvant à Paris, il était passé devant son magasin mais n'avait pas osé entrer. Il lui parla de son fils et de l'accident de kite qui avait causé sa mort alors qu'il n'avait que dix-neuf ans. Un drame qui avait plongé leur couple dans un si grand chagrin que sa femme ne s'en était jamais remise, et devait décéder trois mois après. Il avait alors décidé de quitter le château devenu trop grand pour s'installer dans cet appartement dont l'immeuble appartient à sa famille. Il n'en sort plus guère. Sa gouvernante habite l'étage supérieur, en passant sur le palier, elle lui dépose ce dont il a besoin.

De son côté Adélaïde lui raconte le séjour en Bretagne a changé sa vie. Que Hector avait été ravi de la naissance de Marie-Ange, et lui dit combien il la chérissait. Mais elle due lui avouer qu'il avait été, jusqu'à son dernier souffle, suspicieux. Qu'elle ne savait comment se comporter. Devait-elle garder le secret, comme elle l'a fait, et être condamnée à vivre dans le mensonge ; ou lui dire la vérité, comme elle s'est refusée à le faire, craignant que cela ne détruise leur couple ? La situation était parfois tendue. Il était même arrivé qu'elle le soupçonna d'avoir découvert son secret car il devenait agressif, se livrait à des reproches, puis, n'y songeant plus, il se lançait dans des projets, proposait que nous retournions en vacances en Bretagne, peut-être que Marie-Ange aurait eu ainsi un petit-frère ?

Adélaïde avait toujours refusé prétextant une irrésistible envie de découvrir la montagne. Ils allèrent donc dans les Alpes, mais dans les mois qui suivirent leur séjour aucun heureux événement ne se produisit. Une vie routinière s'écoulait, entre les affaires, la marche du magasin, les soupçons, les tensions, l'ennui et toujours ce mensonge... aucun drame, certes, mais aucune joie non plus.

Les deux amants se retrouvent là, dans cet appartement toujours aussi sombre. Tous deux vieilliss, assis sur le canapé, l'un à côté de l'autre, il lui prit la main, l'affection et la tendresse se sont substitués à l'amour et la passion.

Adélaïde lui demanda comment il a pu savoir que c'était elle qui venait d'arriver dans le village.

- « Ma vie était monotone, jusqu'au jour où j'ai aperçu la nouvelle infirmière au travers de ma fenêtre. Je crus te voir, Adélaïde... Elle a la même allure, la même élégance, la même silhouette, le même visage que toi. Ce fut un choc. Puis, cette conversation sur le palier du cinquième avec le même timbre de voix, les mêmes intonations... c'en était trop, il fallait que je m'assure que ce que j'imaginai était la réalité. Je suis monté chez Ernestine et lui ai demandé quelle était la personne avec laquelle elle conversait. Elle me dit que c'était la nouvelle infirmière « La Parisienne » comme on la surnomme ici, j'insistais pour connaître son nom. Elle extraya une carte de visite d'un de ses dossiers sur laquelle je lu : Marie-Ange Desvauchelle. Je me souvenais de votre nom et j'ai forcément fait le rapprochement. Je redescendis l'escalier extrêmement troublé. Le lendemain lorsque par la fenêtre je vis l'infirmière arriver et que quelques minutes ensuite ma porte s'ouvrit, j'en ai déduit un signe du destin, je lui ai dit que j'avais à lui parler, j'eus peur qu'elle prenne la fuite tant elle fut surprise mais elle accepta de m'écouter... »

Il sourit et ajouta...

« Je crois qu'elle avait cru que j'avais besoin de soins, ce doit être pour ça qu'elle ne s'est pas enfuie... »

- « Marie-Ange, il faut que nous parlons, j'ai des choses importantes à te dire.... »

- « Oh, mais qu'as-tu ? Ça ne va pas ce soir ? Tu as vu, il est tard, j'ai été retardée chez Monsieur Marcel, sa blessure ne s'arrange pas, je pense qu'il va devoir être à nouveau hospitalisé. Je suis en repos mercredi, cela ne peut-il pas attendre ? »

- « Non, ma chérie, cela n'a que trop attendu, voilà déjà bien longtemps que j'aurais dû te parler mais je n'en ai pas eu le courage, je redoutais les conséquences, mais aujourd'hui il le faut... »

- « Bon, très bien, je t'écoute... ; »

- « Et bien, voilà, c'est au sujet de Henri, Henri de Kervallec, je l'ai rencontré cette après-midi et il faut que je te dise la vérité. En fait, avec ton papa, enfin, mon mari nous avons un gros soucis, nous ne parvenions pas à avoir d'enfant. Tous les examens que j'avais fait ne détectaient rien d'anormal et pourtant les années passaient sans qu'une naissance ne soit en vue. Nous avons rencontré un psychologue qui nous avait convaincu que le stress et le surmenage étaient à l'origine de notre problème et qu'en prenant des vacances tout s'arrangerait. Pour la première fois, nous avons donc décidé de fermer le magasin pendant deux semaines et de venir ici, en Bretagne. Nous avons loué une des dépendances que Madame de Kervallec, mère de Henri avait fait aménager dans les communs du château et qu'elle louait aux vacanciers. Le séjour était très agréable, il y avait un autre couple, également en vacances, avec qui nous avons sympathisé. Il nous proposa de l'accompagner pour une navigation sur le bateau d'Henri nous assurant qu'il était très sympathique

et qu'il serait d'accord. Nous acceptions et le rendez-vous fut prit pour le sur-lendemain à huit heures au port.

Hélas, le lendemain, en milieu de journée, une employée de Madame de Kervallec vint nous avertir que nous devons appeler d'urgence le commissariat de police à Paris. La nuit précédente le magasin avait été cambriolé. Hector dû rentrer précipitamment, je le conduisis à la gare de Quimper, proposais de l'accompagner, mais il m'assura qu'il ne ferait qu'un aller-retour.

Je restais donc seule, et lorsqu'on vint frapper à ma porte pour me demander si nous étions prêts pour la navigation, je fis part de la déconvenue à ce couple d'amis qui d'abord fut déçu, mais qui finit par me convaincre de les accompagner tout de même, j'acceptais.

A l'heure convenue nous étions accueillis au port par Henri de Kervallec qui nous fit découvrir son voilier. Nous prenions place. J'excusais Hector. Quelques minutes plus tard nous sortions du port.

A peine avions-nous navigué deux heures que le couple fut pris de vomissements, Henri eut beau leur expliquer que c'était le mal de mer, que cela allait passer, qu'il ne fallait pas s'affoler, ils l'implorèrent de faire demi-tour... ce qu'il fit répondant aux implorations du mari confronté au comportement quasi-hystérique de sa femme malade.

Nous les débarquions, revenus sur la terre ferme, après quelques temps passé à leurs côtés, ils refusèrent de repartir.

Je vis que Henri n'avait pas abandonné son projet de se rendre aux Glénan.

De mon côté j'avais apprécié cette trop brève escapade marine. Comme si cela allait de soi, il me demanda de larguer l'amarre avant pendant qu'il s'occupait des manœuvres à l'arrière du voilier.

Nous nous retrouvions à nouveau en mer.

Arrivé dans l'archipel qu'il connaissait parfaitement, il mouilla à la Chambre, une anse superbe où se trouvaient déjà de nombreux voiliers. Le temps était splendide, nous étions bien. Il me proposa d'y rester pour la nuit. J'hésitais mais acceptais puisque Hector ne rentrerait au mieux que le lendemain.

Il devait être dix heures du soir, la nuit était tombée, nous terminions le dîner dans le cockpit, je débarrassais la table et m'engageais dans la descente avec ma pile d'assiettes. Je ne sais comment je me suis prise, mais je glissais sur une des marches, la vaisselle tomba sur le sol et je me retrouvais à genoux sur le parquet.

Il se précipita pour me relever, s'inquiéta de savoir si j'étais blessée. Je me retrouvais dans ses bras, son visage près du mien, il était très beau, ... nous... enfin voilà.

Le lendemain, nous sommes rentrés au port. J'ai téléphoné à Paris pour savoir ce qu'il en était. Hector m'annonça que les démarches étaient plus longues que prévu et qu'il ne pourrait revenir, alors j'ai plié les bagages, chargé la voiture et je suis partie... quelques semaines plus tard j'apprenais que j'étais enceinte.... Maintenant tu sais tout...»

Adélaïde soupira, comme délivrée d'un poids qui depuis si longtemps lui pesait.

- « Tu veux dire que... Henri de Kervallec serait mon vrai... père ? »

- « C'est plus que probable ma chérie... c'est même certain... »

- « C'était donc ça... » murmura-t-elle se remémorant les tensions dont elle avait le souvenir.

Marie-Ange retint ses larmes mais la surprise fut immense, jamais elle n'avait imaginé une telle histoire. Elle s'enferma durant trois jours, refusant toutes les visites, annulant ses rendez-vous, puis, peu à peu ses activités reprurent...

Durant les deux semaines suivantes, elle évitait de s'arrêter au quatrième étage lorsqu'elle montait chez Ernestine, au cinquième.

De même, Henri qui, de sa fenêtre la voyait arriver chaque matin n'osait pas l'arrêter au passage.

Il s'interrogeait, ne savait si sa mère lui avait parlé et ce que, exactement elle lui avait dit..

Chacun jouait la neutralité jusqu'au jour où Ernestine glissa à l'oreille de Marie-Ange :

- « Vous devriez vous arrêter au quatrième, cela ferait plaisir à Monsieur, il vous attend, il me parle de vous tous les jours....si vous saviez comme il était heureux le jour où il a appris votre existence »

Marie-Ange ne répondit pas. Elle rangea ses affaires, descendit l'escalier, passa devant la porte du quatrième sans s'arrêter. Puis avant d'arriver sur le palier du troisième, comme prise d'un remord, elle fit demi-tour. Elle sonna à la porte et entendit :

- « Entre donc, elle est ouverte... »

Il la tutoyait avec une voix qui lui parut paternelle. Cela la toucha. A peine avait-elle poussé la porte qu'elle le vit debout dans le vestibule qu'elle découvrait pour la première fois baigné de lumière. Il la prit dans ses bras, l'embrassa. Bien qu'emplis de larmes ses yeux exprimaient la joie qu'il ressentait.

Il balbutiait, «Ma petite fille, ma petite fille... Dès le premier jour j'ai su que c'était toi... »

Cinq années passèrent. Henri de Kervallec vint de temps à temps rendre visite à Adélaïde, et Adélaïde se rendait souvent chez Henri. Elle y prit même ses aises en journée mais le soir venu chacun rentrait chez soi. Mais un jour, victime d'une attaque, Henri fut retrouvé inanimé au petit matin.

Marie-Ange et Adélaïde ressentirent un profond chagrin. Des habitudes s'étaient instaurées. Adélaïde se sentait soulagée d'un poids qui durant des années l'avait perturbé, Marie-Ange, la surprise passée avait fini par accepter la situation, même si elle en voulait à sa mère de ne pas lui en avoir parlé plus tôt.

Lorsqu'elle reçut un courrier de Maître Lecoff l'invitant à se présenter au plus tôt à son étude, elle s'y rendit. Elle apprenait que par testament, Henri de Kervallec n'ayant plus d'héritier direct suite au décès de son fils, en faisait son unique héritière.

Que ce père dont elle avait ignoré l'existence durant une grande partie de sa vie ait décidé de faire d'elle sa légataire universelle la touchait profondément.

Adélaïde en fut troublée et très heureuse pour sa fille.

Dans le village, la nouvelle se répandit.

Marie-Ange fut regardée avec suspicion par certains qui voyaient en cette « Parisienne », une imposteur qui, par on ne sait quel subterfuge avait convaincu ce vieillard d'en faire son héritière. Cela avait renforcé la méfiance de certaines familles de patients, qui refusèrent qu'elle continue à prodiguer des soins à leurs anciens.

A l'inverse ceux qui avaient eu connaissance de l'histoire ne trouvèrent rien à redire.

Deux années plus tard, Adélaïde mourut à son tour, un an avant que Marie-Ange ne se marie avec Matthieu de Pont-Martin qui venait d'obtenir son diplôme de médecine.

Ils s'installèrent dans le château familial désormais propriété de Marie-Ange, et au 32, Avenue du Manoir, au quatrième étage, sur le palier deux plaques brillent désormais.

L'une porte droite, sur laquelle figure en lettres d'or Matthieu de Pont-Martin, « Médecin » et l'autre, porte gauche, en lettres d'argent celle de Marie-Ange de Pont-Martin, « Infirmière Libérale ».